

Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*, acte I, scène 6, extrait

**Le Comte.** Puisque j'ai commencé à l'intéresser sans être connu d'elle, ne quittons point le nom de Lindor que j'ai pris ; mon triomphe en aura plus de charmes. (*Il déploie le papier que Rosine a jeté.*) Mais comment chanter sur cette musique ? Je ne sais pas faire de vers, moi.

**Figaro.** Tout ce qui vous viendra, monseigneur, est excellent : en amour, le cœur n'est pas difficile sur les productions de l'esprit... Et prenez ma guitare.

**Le Comte.** Que veux-tu que j'en fasse ? j'en joue si mal !

**Figaro.** Est-ce qu'un homme comme vous ignore quelque chose ? Avec le dos de la main ; from, from, from... Chanter sans guitare à Séville ! vous seriez bientôt reconnu, ma foi, bientôt dépisté. (*Figaro se colle au mur sous le balcon.*)

**Le Comte** chante en se promenant et s'accompagnant sur sa guitare.

Premier couplet.

*Vous l'ordonnez, je me ferai connaître ;  
Plus inconnu, j'osais vous adorer :  
En me nommant, que pourrais-je espérer ?  
N'importe, il faut obéir à son maître.*

**Figaro, bas.** Fort bien, parbleu ! courage, monseigneur !

**Le Comte.**

Deuxième couplet.

*Je suis Lindor, ma naissance est commune ;  
Mes vœux sont ceux d'un simple bachelier<sup>1</sup> :  
Que n'ai-je, hélas ! d'un brillant chevalier  
À vous offrir le rang et la fortune !*

**Figaro.** Et comment, diable ! je ne ferais pas mieux, moi qui m'en pique<sup>2</sup>.

**Le Comte.**

Troisième couplet.

*Tous les matins, ici, d'une voix tendre,  
Je chanterai mon amour sans espoir ;  
Je bornerai mes plaisirs à vous voir ;  
Et puissiez-vous en trouver à m'entendre !*

**Figaro.** Oh ! ma foi, pour celui-ci !... (*Il s'approche et baise le bas de l'habit de son maître.*)

**Le Comte.** Figaro ?

**Figaro.** Excellence !

**Le Comte.** Crois-tu que l'on m'ait entendu ?

**Rosine, en dedans, chante.**

Air du Maître en droit.

*Tout me dit que Lindor est charmant,  
Que je dois l'aimer constamment...<sup>3</sup>*

(*On entend une croisée qui se ferme avec bruit.*)

**Figaro.** Croyez-vous qu'on vous ait entendu cette fois ?

**Le Comte.** Elle a fermé sa fenêtre ; quelqu'un apparemment est entré chez elle.

**Figaro.** Ah ! la pauvre petite, comme elle tremble en chantant ! Elle est prise<sup>4</sup>, monseigneur.

**Le Comte.** Elle se sert du moyen qu'elle-même a indiqué. *Tout me dit que Lindor est charmant.* Que de grâces ! que d'esprit !

**Figaro.** Que de ruse ! que d'amour !

**Le Comte.** Crois-tu qu'elle se donne à moi, Figaro ?

**Figaro.** Elle passera plutôt à travers cette jalousie que d'y manquer.

**Le Comte.** C'en est fait, je suis à ma Rosine... pour la vie.

**Figaro.** Vous oubliez, monseigneur, qu'elle ne vous entend plus.

**Le Comte.** Monsieur Figaro, je n'ai qu'un mot à vous dire : elle sera ma femme ; et si vous servez bien mon projet en lui cachant mon nom... tu m'entends, tu me connais...

**Figaro.** Je me rends. Allons, Figaro, vole à la fortune, mon fils !

**Le Comte.** Retirons-nous, crainte<sup>5</sup> de nous rendre suspects.

**Figaro, vivement.** Moi, j'entre ici, où, par la force de mon art, je vais, d'un seul coup de baguette, endormir la vigilance, éveiller l'amour, égarer la jalousie, fourvoyer<sup>6</sup> l'intrigue, et renverser tous les obstacles. Vous, monseigneur, chez moi, l'habit de soldat, le billet de logement, et de l'or dans vos poches.

**Le Comte.** Pour qui de l'or ?

**Figaro, vivement.** De l'or, mon Dieu, de l'or ! c'est le nerf de l'intrigue.

**Le Comte.** Ne te fâche pas, Figaro, j'en prendrai beaucoup.

1. Mes rêves sont ceux d'un jeune homme de milieu modeste qui aspire à devenir chevalier. 2. Moi qui me vante d'avoir un talent d'improvisation. 3. Beaumarchais cite ici les paroles exactes d'un air de l'opéra-comique *Le Maître en droit* de Lemonnier (1760). 4. Elle est sous le charme. 5. Pour ne pas craindre de. 6. Détourner de sa voie.

**Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*, 1775, Acte II, scène 15, extrait**

Bartholo. Heureux, m'amour, d'avoir pu nous en délivrer ! Mais n'es-tu pas un peu curieuse de lire avec moi le papier qu'il t'a remis ?

Rosine. Quel papier ?

Bartholo. Celui qu'il a feint de ramasser pour te le faire accepter.

Rosine. Bon ! c'est la lettre de mon cousin l'officier, qui était tombée de ma poche.

Bartholo. J'ai idée, moi, qu'il l'a tirée de la sienne.

Rosine. Je l'ai très bien reconnue.

Bartholo. Qu'est-ce qu'il te coûte d'y regarder ?

Rosine. Je ne sais pas seulement ce que j'en ai fait.

Bartholo, *montrant la pochette*. Tu l'as mise là.

Rosine. Ah, ah ! par distraction.

Bartholo. Ah ! sûrement. Tu vas voir que ce sera quelque folie.

Rosine, *à part*. Si je ne le mets pas en colère, il n'y aura pas moyen de refuser.

Bartholo. Donne donc, mon cœur.

Rosine. Mais, quelle idée avez-vous, en insistant, monsieur ? est-ce encore quelque méfiance ?

Bartholo. Mais vous, quelle raison avez-vous de ne pas la montrer ?

Rosine. Je vous répète, monsieur, que ce papier n'est autre que la lettre de mon cousin, que vous m'avez rendue hier toute décachetée ; et puisqu'il en est question, je vous dirai tout net que cette liberté me déplaît excessivement.

Bartholo. Je ne vous entends pas.

Rosine. Vais-je examiner les papiers qui vous arrivent ? Pourquoi vous donnez-vous les airs de toucher à ceux qui me sont adressés ? Si c'est jalousie, elle m'insulte ; s'il s'agit de l'abus d'une autorité usurpée, j'en suis plus révoltée encore.

Bartholo. Comment, révoltée ! Vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

Rosine. Si je me suis modérée jusqu'à ce jour, ce n'était pas pour vous donner le droit de m'offenser impunément.

Bartholo. De quelle offense parlez-vous ?

Rosine. C'est qu'il est inouï qu'on se permette d'ouvrir les lettres de quelqu'un.

Bartholo. De sa femme ?

Rosine. Je ne la suis pas encore. Mais pourquoi lui donnerait-on la préférence d'une indignité qu'on ne fait à personne ?

Bartholo. Vous voulez me faire prendre le change et détourner mon attention du billet, qui sans doute est une missive de quelque amant ; mais je le verrai, je vous assure.

Rosine. Vous ne le verrez pas. Si vous m'approchez, je m'enfuis de cette maison, et je demande retraite au premier venu.

Bartholo. Qui ne vous recevra point.

Rosine. C'est ce qu'il faudra voir.

Bartholo. Nous ne sommes pas ici en France, où l'on donne toujours raison aux femmes ; mais, pour vous en ôter la fantaisie, je vais fermer la porte.

Rosine, *pendant qu'il y va*. Ah, Ciel ! que faire ?... Mettons vite à la place la lettre de mon cousin, et donnons-lui beau jeu de la prendre.

*(Elle fait l'échange, et met la lettre du cousin dans sa pochette, de façon qu'elle sorte un peu.)*

Bartholo, *revenant*. Ah ! j'espère maintenant la voir.

Rosine. De quel droit, s'il vous plaît ?

Bartholo. Du droit le plus universellement reconnu, celui du plus fort.

Rosine. On me tuera plutôt que de l'obtenir de moi.

Bartholo, *frappant du pied*. Madame ! madame !...

Rosine *tombe sur un fauteuil et feint de se trouver mal*. Ah ! quelle indignité !...

Bartholo. Donnez cette lettre, ou craignez ma colère.

Rosine, *renversée*. Malheureuse Rosine !

Bartholo. Qu'avez-vous donc ?

Rosine. Quel avenir affreux !

Bartholo. Rosine !

Rosine. J'étouffe de fureur.

Bartholo. Elle se trouve mal.

Rosine. Je m'affaiblis, je meurs.

Bartholo, *lui tâte le pouls et dit à part*. Dieux ! la lettre ! Lisons-la sans qu'elle en soit instruite.

*(Il continue à lui tâter le pouls, et prend la lettre, qu'il tâche de lire en se tournant un peu.)*

Rosine, *toujours renversée*. Infortunée ! ah !...

Bartholo, *lui quitte le bras, et dit à part* : Quelle rage a-t-on d'apprendre ce qu'on craint toujours de savoir !

Rosine. Ah ! pauvre Rosine !

Bartholo. L'usage des odeurs... produit ces affections spasmodiques.

*(Il lit par-derrière le fauteuil en lui tâtant le pouls. Rosine se relève un peu, le regarde finement, fait un geste de tête, et se remet sans parler.)*

Bartholo, *à part*. Ô Ciel ! c'est la lettre de son cousin. Maudite inquiétude ! Comment l'apaiser maintenant ? Qu'elle ignore au moins que je l'ai lue !

*(Il fait semblant de la soutenir, et remet la lettre dans la pochette.)*

Rosine, *soupire*. Ah !...

Bartholo. Eh bien ! ce n'est rien, mon enfant ; un petit mouvement de vapeurs, voilà tout ; car ton pouls n'a seulement pas varié.

*(Il va prendre un flacon sur la console.)*

Rosine, *à part*. Il a remis la lettre ! fort bien.

Bartholo. Ma chère Rosine, un peu de cette eau spiritueuse.

Rosine. Je ne veux rien de vous : laissez-moi.

Bartholo. Je conviens que j'ai montré trop de vivacité sur ce billet.

Rosine. Il s'agit bien du billet ! C'est votre façon de demander les choses qui est révoltante.

Rendue hier : remise - Cette liberté : que vous avez prise - Je ne vous entends pas : je ne vous comprends pas

Se donner les airs : s'affecter - Faire prendre le change : faire partir sur une autre piste - Demander retraite : demander asile

Donner beau jeu à quelqu'un : donner l'occasion à quelqu'un - Odeurs : parfums - Affections spasmodiques : terme médical

qui désigne des convulsions dues à des contractions des organes. - Vapeurs : dans l'ancienne médecine, celle de Bartholo, ce sont des humeurs malignes montant du corps au cerveau et produisant des malaises - Eau spiritueuse : eau alcoolisée. -

Montrer de la vivacité sur quelque chose : montrer de la vivacité à propos de quelque chose

**Molière, *L'École des femmes*, 1662, Acte III, scène 4**

*Le vieux et possessif Arnolphe enferme chez lui sa jeune pupille, Agnès, qu'il compte bientôt épouser, et qu'il a pris soin de ne jamais faire sortir en l'enfermant auparavant dans un couvent, croyant ainsi qu'Agnès resterait sotte et totalement ignorante du monde. Mais malgré son interdiction, le jeune Horace et Agnès se sont aperçus et se sont plu durant son absence. Horace, qui ne sait pas qu'Arnolphe est le tuteur d'Agnès, se confie à lui. Arnolphe respire : Agnès a rejeté Horace en lui jetant une pierre de sa fenêtre. Il n'est pas prêt à entendre ce qui va suivre...*

HORACE

Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnès,  
Car tranchant avec moi par ces termes exprès :  
"Retirez-vous, mon âme aux visites renonce,  
Je sais tous vos discours : et voilà ma réponse,"  
5 Cette pierre ou ce grès dont vous vous étonniez,  
Avec un mot de lettre est tombée à mes pieds,  
Et j'admire de voir cette lettre ajustée,  
Avec le sens des mots ; et la pierre jetée ;  
D'une telle action n'êtes-vous pas surpris ?  
10 L'amour sait-il pas l'art d'aiguiser<sup>1</sup> les esprits ?  
Et peut-on me nier que ses flammes<sup>2</sup> puissantes,  
Ne fassent dans un cœur des choses étonnantes ?  
Que dites-vous du tour, et de ce mot d'écrit ?  
Euh ! n'admirez-vous point cette adresse d'esprit ?  
15 Trouvez-vous pas plaisant de voir quel personnage  
A joué mon jaloux<sup>3</sup> dans tout ce badinage ?  
Dites...

ARNOLPHE

Oui, fort plaisant.

*Arnolphe rit d'un rire forcé.*

HORACE

Riez-en donc un peu,  
Cet homme gendarmé d'abord contre mon feu,  
Qui chez lui se retranche, et de grès fait parade<sup>4</sup> ,  
20 Comme si j'y voulais entrer par escalade,  
Qui pour me repousser dans son bizarre effroi,  
Anime du dedans tous ses gens<sup>5</sup> contre moi,  
Et qu'abuse à ses yeux par sa machine même<sup>5</sup> ,  
Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême :  
25 Pour moi je vous l'avoue, encor que son retour  
En un grand embarras jette ici mon amour,  
Je tiens cela plaisant autant qu'on saurait dire,  
Je ne puis y songer sans de bon cœur en rire.  
Et vous n'en riez pas assez à mon avis.

ARNOLPHE, *avec un rire forcé.*

30 Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis.

HORACE

Mais il faut qu'en ami je vous montre la lettre.  
Tout ce que son cœur sent, sa main a su l'y mettre :  
Mais en termes touchants, et tous pleins de bonté,  
De tendresse innocente, et d'ingénuité ;  
35 De la manière enfin que la pure nature  
Exprime de l'amour la première blessure.

ARNOLPHE, *bas.*

Voilà, friponne, à quoi l'écriture te sert,

Et contre mon dessein l'art t'en fut découvert.

HORACE *lit.*

Je veux vous écrire, et je suis bien en peine par où je m'y prendrai. J'ai des pensées que je désirerais que vous sussiez ; mais je ne sais comment faire pour vous les dire, et je me défie de mes paroles. Comme je commence à connaître qu'on m'a toujours tenue dans l'ignorance, j'ai peur de mettre quelque chose, qui ne soit pas bien, et d'en dire plus que je ne devrais. En vérité je ne sais ce que vous m'avez fait ; mais je sens que je suis fâchée à mourir de ce qu'on me fait faire contre vous, que j'aurai toutes les peines du monde à me passer de vous, et que je serais bien aise d'être à vous. Peut-être qu'il y a du mal à dire cela, mais enfin je ne puis m'empêcher de le dire, et je voudrais que cela se pût faire, sans qu'il y en eût. On me dit fort, que tous les jeunes hommes sont des trompeurs, qu'il ne les

faut point écouter, et que tout ce que vous me dites, n'est que pour m'abuser ; mais je vous assure, que je n'ai pu encore me figurer cela de vous, et je suis si touchée de vos paroles, que je ne saurais croire qu'elles soient menteuses. Dites-moi franchement ce qui en est : car enfin, comme je suis sans malice, vous auriez le plus grand tort du monde, si vous me trompiez. Et je pense que j'en mourrais de déplaisir.

ARNOLPHE

Ho ! chienne.

HORACE

Qu'avez-vous ?

ARNOLPHE

Moi ? rien ; c'est que je tousse.

HORACE

40 Avez-vous jamais vu, d'expression plus douce,  
Malgré les soins maudits d'un injuste pouvoir<sup>6</sup>,  
Un plus beau naturel peut-il se faire voir ?  
Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable,  
De gêter méchamment ce fonds d'âme admirable ?

45 D'avoir dans l'ignorance et la stupidité,  
Voulu de cet esprit étouffer la clarté ?  
L'amour a commencé d'en déchirer le voile,  
Et si par la faveur de quelque bonne étoile,  
Je puis, comme j'espère, à ce franc animal,  
50 Ce traître, ce bourreau, ce faquin, ce brutal...

ARNOLPHE

Adieu.

1. De rendre fins. 2. Métaphore convenue des feux de l'amour. 3. Celui qu'Horace sait surveiller Agnès (sans comprendre qu'il s'agit d'Arnolphe). 4. et cherche à parer le danger que je représente à ses yeux en me faisant jeter un grès. 5. Ses domestiques, à qui Arnolphe a ordonné de ne pas ouvrir à Horace. 5. et que trompe, à son nez et à sa barbe, en utilisant la machine de guerre qu'il a imaginée, celle qu'il veut tenir... 6. Malgré les efforts cruels d'un homme injuste pour l'empêcher.

**Edmond Rostand : Cyrano de Bergerac (1897), acte V, scène 5.**

*Cyrano, très amoureux de Roxane, mais persuadé de ne pas mériter, à cause de sa laideur, l'amour de cette jeune femme, a accepté d'écrire pour le jeune et beau Christian les lettres d'amour à Roxane. Christian et Roxane ont vécu une courte histoire d'amour : Christian est mort à la guerre ; Roxane a reçu de lui, croit-elle, une dernière lettre bouleversante. Bien des années plus tard, Cyrano, près de mourir et depuis toujours amoureux, vient rendre visite à Roxane.*

ROXANE, *debout près de lui* :

Chacun de nous a sa blessure : j'ai la mienne.  
Toujours vive, elle est là, cette blessure ancienne,  
*(Elle met la main sur sa poitrine.)*  
Elle est là, sous la lettre au papier jaunissant  
Où l'on peut voir encor des larmes et du sang !  
*(Le crépuscule commence à venir.)*

CYRANO :

5 Sa lettre !... N'aviez-vous pas dit qu'un jour, peut-être,  
Vous me la feriez lire ?

ROXANE :

Ah ! vous voulez ?... Sa lettre ?

CYRANO :

Oui... Je veux... Aujourd'hui...

ROXANE, *lui donnant le sachet pendu à son cou* :

Tenez !

CYRANO, *le prenant* :

Je peux ouvrir ?

ROXANE :

Ouvrez... lisez !...  
*(Elle revient à son métier, le replie, range ses laines.)*

CYRANO, *lisant* :

« Roxane, adieu, je vais mourir !... »

ROXANE, *s'arrêtant, étonnée* :

Tout haut ?

CYRANO, *lisant* :

« C'est pour ce soir, je crois, ma bien-aimée !

10 « J'ai l'âme lourde encor d'amour inexprimée,  
« Et je meurs ! jamais plus, jamais mes yeux grisés,  
« Mes regards dont c'était... »

ROXANE :

Comme vous la lisez,

Sa lettre !

CYRANO, *continuant* :

«...dont c'était les frémissantes fêtes,

« Ne baiseront au vol les gestes que vous faites.

15 « J'en revois un petit qui vous est familier  
« Pour toucher votre front, et je voudrais crier... »

ROXANE, *troublée* :

Comme vous la lisez, — cette lettre !

*(La nuit vient insensiblement.)*

CYRANO :

« Et je crie

« Adieu !... »

ROXANE :

Vous la lisez...

CYRANO :

« Ma chère, ma chérie,

« Mon trésor... »

ROXANE, *rêveuse* :

D'une voix...

CYRANO :

« Mon amour... »

ROXANE :

D'une voix...

*(Elle tressaille.)*

20 Mais... que je n'entends pas pour la première fois !  
*(Elle s'approche tout doucement, sans qu'il s'en aperçoive, passe derrière le fauteuil se penche sans bruit, regarde la lettre. — L'ombre augmente.)*  
CYRANO :  
« Mon cœur ne vous quitta jamais une seconde,  
« Et je suis et serai jusque dans l'autre monde  
« Celui qui vous aima sans mesure, celui...»  
ROXANE, *lui posant la main sur l'épaule*:  
Comment pouvez-vous lire à présent ? Il fait nuit.  
*(Il tressaille, se retourne, la voit là tout près, fait un geste d'effroi, baisse la tête. Un long silence. Puis, dans l'ombre complètement venue, elle dit avec lenteur, joignant les mains.)*  
25 Et pendant quatorze ans, il a joué ce rôle  
D'être le vieil ami qui vient pour être drôle !  
CYRANO :  
Roxane !  
ROXANE :  
C'était vous.  
CYRANO :  
Non, non, Roxane, non !  
ROXANE :  
J'aurais dû deviner quand il disait mon nom !  
CYRANO :  
Non ! ce n'était pas moi !  
ROXANE :  
C'était vous !  
CYRANO :  
Je vous jure...  
ROXANE :  
30 J'aperçois toute la généreuse imposture  
Les lettres, c'était vous...  
CYRANO :  
Non !  
ROXANE :  
Les mots chers et fous,  
C'était vous...  
CYRANO :  
Non !  
ROXANE :  
La voix dans la nuit, c'était vous.  
CYRANO :  
Je vous jure que non !  
ROXANE :  
L'âme, c'était la vôtre !  
CYRANO :  
Je ne vous aimais pas.  
ROXANE :  
Vous m'aimiez !  
CYRANO, *se débattant*.  
C'était l'autre !  
ROXANE :  
35 Vous m'aimiez !

*Dans cette tragédie contemporaine, Nawal, décédée, a demandé dans son testament à ses enfants, les jumeaux Simon et Jeanne, de retrouver leur frère et leur père ; parvenus au bout de leur enquête, ils viennent de découvrir l'horrible histoire de leur naissance : leur mère Nawal a eu très jeune un fils, Nihad, qu'elle a été forcée d'abandonner (car le père était d'une famille ennemie et a été assassiné) ; malgré ses recherches, Nawal n'a pas pu retrouver son fils ; pour avoir participé à la résistance dans son pays en guerre, elle a été emprisonnée et violée par un jeune bourreau inconnu qui l'a mise enceinte des jumeaux ; or, ce bourreau était son fils Nihad qui lui aussi ignorait qu'il était en train de torturer sa mère. Simon et Jeanne sont donc les enfants de leur frère. Nawal l'a découvert peu de temps avant de devenir muette et de mourir. Maintenant que les jumeaux ont tout découvert, le notaire leur remet la lettre que Nawal leur destinait. Voici cette lettre.*

NAWAL. Simon, Est-ce que tu pleures ?  
Si tu pleures ne sèche pas tes larmes  
Car je ne sèche pas les miennes.  
L'enfance est un couteau planté dans la gorge  
5 Et tu as su le retirer.  
À présent, il faut réapprendre à avaler sa salive  
C'est un geste parfois très courageux.  
Avaler sa salive.  
À présent, il faut reconstruire l'histoire.  
10 L'histoire est en miettes.  
Doucement  
Consoler chaque morceau  
Doucement  
Guérir chaque souvenir  
15 Doucement  
Bercer chaque image.

Jeanne,  
Est-ce que tu souris ?  
Si tu souris ne retiens pas ton rire  
20 Car je ne retiens pas le mien.  
C'est le rire de la colère  
Celui des femmes marchant côte à côte

Je t'aurais appelée Sawda<sup>1</sup>  
Mais ce prénom encore dans son épellation  
25 Dans chacune de ses lettres  
Est une blessure béante<sup>2</sup> au fond de mon cœur.  
Souris, Jeanne, souris  
Notre famille,  
Les femmes de notre famille, nous sommes engluées<sup>3</sup> dans la colère.  
30 J'ai été en colère contre ma mère<sup>4</sup>  
Tout comme tu es en colère contre moi  
Et tout comme ma mère fut en colère contre sa mère.  
Il faut casser le fil,  
Jeanne, Simon,  
35 Où commence votre histoire ?  
À votre naissance ?  
Alors elle commence dans l'horreur.  
À la naissance de votre père ?  
Alors c'est une grande histoire d'amour.  
40 Mais en remontant plus loin,  
Peut-être que l'on découvrira que cette histoire d'amour  
Prend sa source dans le sang, le viol,  
Et qu'à son tour,  
Le sanguinaire et le violeur  
45 Tient son origine dans l'amour.  
Alors,  
Lorsqu'on vous demandera votre histoire,  
Dites que votre histoire, son origine,  
Remonte au jour où une jeune fille  
50 Revint à son village natal pour y graver le nom de sa grand-mère Nazira sur sa tombe<sup>5</sup>.



Là commence l'histoire.

Jeanne, Simon,

Pourquoi ne vous en avoir pas parlé ?

Il y a des vérités qui ne peuvent être révélées qu'à la condition d'être découvertes.

55 Vous avez ouvert l'enveloppe, vous avez brisé le silence

Gravez mon nom sur la pierre

Et posez la pierre sur ma tombe<sup>6</sup>.

Votre mère.

SIMON. - Jeanne, fais-moi encore entendre son silence<sup>7</sup>.

60 *Jeanne et Simon écoutent le silence de leur mère. Pluie torrentielle.*

1. Sawda: amie chère de Nawal qui l'a accompagnée dans la quête de son fils. 2. Béante: ouverte. 3. Comme prises dans de la colle glu. 4. Car sa mère l'a forcée à abandonner Nihad tout bébé. 5. Avant de se mettre en quête de son fils, la jeune Nawal a tenu à graver le nom de sa grand-mère Nazira sur sa tombe. 6. Maintenant que la vérité est sue, Nawal peut enfin accepter que son nom, qui n'est plus honteux, soit fixé sur sa tombe. 7. Quand Nawal était à l'hôpital peu de temps avant de mourir, Jeanne avait demandé à l'infirmier qui la soignait de l'enregistrer avec un dictaphone, au cas où Nawal se mettrait à reparler.